L'enfant, charmé, l'écoutait oublieux du chemin, disant ce qu'il savait de sa position.

A un moment, la vieille le prit par la main, maternellement, et tous deux continuèrent d'avancer.

Puis, arrivés en face du couvent de Cerfroid, à dix minutes de la ferme, la mendiante s'arrêta subitement et, montrant d'un geste le bois de sapins, assez profond, qui s'étend en face des ruines, elle demanda :

A qui est ce bois ?

—A mon papa nourricier, papa Lorrain.

—Et pourrait-on y ramasser des branches mortes et des pommes de pins ?

—Oh ! oui, madame ; tenez, je vais vous montrer où il y en a beaucoup.

En disant cela, l'adorable gamin pénétra sous l'ombre fraîche des grands arbres, et s'avança en courant près d'un fourré où s'étaient amoncelés les fruits tombés des sapins.

Avant de le suivre, la vieille jeta un rapide coup d'œil en arrière, puis subitement poussa une sorte d'appel, semblable au cri aigu d'un oiseau.

Aussitôt deux hommes bondirent de derrière un fourré où ils étaient accroupis ; l'un d'eux saisit brutalement Gaston à bras-le-corps, tandis que l'autre, le bâillonnant rapidement à l'aide d'une marmotte pliée, étouffait ses cris d'effroi.

Mais Gaston se débattait désespérément, frappant au hasard de ses faibles poings et de ses petits pieds ses criminels agresseurs.

Malgré cela, cette terrible lutte entre deux hommes et un enfant fut courte.

Celui qui l'avait saisi à bras-le-corps lui asséna sur la tête un coup de poing qui l'étourdit momentanément, puis il l'enleva de terre comme une plume et le chargea inerte sur son épaule.

Et malgré ce fardeau vivant, il continua de s'enfoncer dans l'épaisseur du bois, marchant à grands pas.

Son compagnon et la vieille, qui paraissait subitement avoir retrouvé ses jambes, le suivaient avec peine.

Tous trois causaient bas en une langue incompréhensible.

Trois quarts d'heure plus tard, les misérables sortaient du bois et se dirigeaient par un chemin de traverse vers la route qui conduit à la Ferté-Milon.

Ils venaient seulement d'enlever le bâillon qui menaçait d'étouffer l'enfant, mais non sans l'avoir prévenu d'une voix terrible qu'ils le tueraient s'il appelait au secours.

A ce propos l'un d'eux lui avait montré un long couteau affilé qui glaça d'épouvante le petit Gaston.

Puis ils le firent marcher entre eux, l'horrible vieille formant l'arrière-garde, et proférant à chaque instant des menaces contre le pauvre petit.

Terrorisé, Gaston marchait inconsciemment.

Il ne comprenait plus qu'une chose : c'est qu'il fallait échapper aux coups, à la mort.

Et sur son joli visage si rose, si joyeux auparavant, maintenant pâli par la peur et le désespoir, de grosses larmes coulaient silencieusement, marbrant ses joues de traces douloureuses.

Machinalement, ses lèvres murmuraient comme en un cruel rêve : "Maman... maman... Pierre... plus jamais !"

Tout à coup à un tournant du chemin une charrette apparut venant vers eux.

Une lueur d'espoir brilla instinctivement dans les yeux de l'enfant, pendant qu'au contraire ses ravisseurs échangeaient des regards sombres et inquiets.

Et comme la charrette approchait, Gaston s'arrêta brusquement.

—Veux-tu marcher ! dit durement la vieille femme.

Mais l'enfant ne bougea pas, seulement il regarda furtivement l'homme qui conduisait la charrette pour voir s'il le connaissait, et pour l'appeler sans doute.

C'était un paysan étranger au pays.

Malgré cela, et comme Gaston reprenant courage ouvrait la bouche pour crier au secours, une terrible gifflade lui coupa la parole et fit de nouveau jaillir ses larmes.

En même temps, l'un des hommes lui cria :

—Veux-tu marcher, mauvais garnement, tu seras donc toujours le même !

—Ah ! il n'est point sage, fit le propriétaire de la charrette qui passait en ce moment.

—Ne m'en parlez pas, mon bon monsieur, un vrai gueux ! répliqua hypocritement la vieille.

Et, durement, elle poussa par les épaules l'enfant stupéfait et désespéré.

Quant au paysan, il avait insouciamment continué son chemin sans se douter un seul instant qu'il venait d'assister à un drame.

Maintenant le soir commençait à tomber, il ne restait plus à l'horizon qu'un mince filet de pourpre solaire. Bientôt les ténèbres allaient noyer la plaine de leurs ombres traîtresses, complices des ils attentats.

Qu'allait devenir le pauvre enfant, que des misérables emportaient dans la nuit, loin de tout secours et de toute affection ?

III

Nous avons laissé le sergent de chasseurs au moment même où il pénétrait à la suite des Merlin dans la salle à manger de la petite maison de Nogent.

D'un mot et d'un geste il avait réussi à calmer l'inquiétude inexplicable de son chien, puis, sur l'offre aimable de la propriétaire, il avait accepté un siège.

Mme Merlin qui, d'un regard jeté sur son mari, venait de constater qu'il ne parvenait pas à ressaisir sa présence d'esprit, le pria de descendre à la cave en accompagnant ses paroles d'un coup d'œil énergique.

Docilement, l'ex-passementier obéit, heureux au fond d'échapper, ne fût-ce qu'un instant, à la présence de cet homme qui venait tout à coup lui redemander sa victime et renouveler involontairement les affres de cette terrible nuit.

Pendant ce temps, sa femme, d'un accent doucereux, questionnait le sous-officier.

—Vous veniez, monsieur, disiez-vous tout à l'heure, pour voir Mme de Serlay ?

—Oui, madame, j'avais à lui apprendre malheureusement une triste nouvelle, mais il est de toute importance qu'elle la connaisse sans retard.

—Quel contretemps, interrompit vivement l'ex-passementière avec un cynisme effrayant ; comme je le disais, il y a un instant, cette chère Mme de Serlay est absente de Paris, peut-être de France, même.

—Ah ! mon Dieu, comment faire ? s'exclama le sergent l'air angoissé.

—Mais qu'est-il donc arrivé de si grave, monsieur ?

Au moment où le militaire allait répondre, Merlin reparut, tenant à la main une bouteille et trois verres.

Très vite, il posa le tout sur la table, et la main tremblante, en dépit de sa volonté, incapable encore d'articuler un seul mot, sans balbutier et pâlir, il emplit lentement les verres d'un joli vin de Muscat dont l'or presque brûlé rutilait dans le cristal.

—Permettez-moi de vous faire goûter ce vin généreux, fit hypocritement la maîtresse de la maison, c'est réconfortant, et vous avez l'air si ému ?..

En même temps, Merlin sur un coup d'œil significatif de sa femme, saisit un verre et l'avança, avec l'intention évidente de trinquer avec le sergent.

Celui-ci, malgré sa préoccupation, fit raison à cette politesse qui, d'ailleurs, ne lui déplaisait point, puis il reprit d'une voix assombrie par une tristesse intérieure :

—Vous me demandiez, madame, quel malheur était arrivé !

Eh bien ! voici la chose en deux mots :

Le fils de Mme de Serlay, qui était élevé chez mes parents, à Vasset, dans le département de l'Aisne, a disparu depuis quelques jours sans qu'on soit parvenu à retrouver ses traces.

On suppose qu'il a été enlevé par des saltimbanques.

—Ah ! quel affreux malheur, en effet, s'écria la misérable femme avec un ton d'hypocrisie cynique.

—Oui, oui, bien affreux, car tout le monde adorait le petit Gaston ; il était si gai, si joli, et si peu méchant ; c'était la joie de la maison. Pour moi, je l'aimais comme un frère.

Puis après un silence pénible, le sergent, continua, s'animant :

—Et dire que c'est de ma faute, dire que, sans ma négligence, ce cruel événement ne se serait jamais produit.

Quand j'y pense, voyez-vous, cela me fend le cœur, il me vient tout de suite des envies de pleurer, de me battre aussi pour me punir.

—Mais quel âge avait donc cet enfant ? osa demander Merlin qui recouvrait un peu de sang-froid.

—Six ans et demi, monsieur.

Et si vous l'aviez vu, si blond, si rose, si beau ?

C'était comme mon petit frère, comme un autre enfant de mes parents. Il était né là-bas, à la ferme, jamais il ne nous avait quittés.

—Oui, je sais, fit Mme Merlin, sa mère nous a dit tout cela.

Bien des fois, elle nous a parlé de son cher enfant ; elle l'aimait tant !

Elle prononça ces paroles d'une voix moins assurée, car la sincère émotion du sergent commençait à la troubler.

—Ah ! que dira sa pauvre mère quand elle apprendra ce malheur, quand elle saura que c'est moi qui en suis la cause ?

Que faire, mon Dieu, que faire ?

Si encore elle était là, elle aurait pu aider mes parents et la justice dans leurs recherches, parce qu'une mère sent, devine où est son enfant. Mais puisque vous dites qu'elle est absente ?

Sur ces mots, le sous-officier baissa la tête d'un air accablé, et comme si vraiment il désespérait de retrouver le cher petit.